

# Critique de la critique de l'immédiatisme

Après le temps des explications, arrive l'heure des explicitations. Il était bien dans nos intentions de secouer les certitudes ressassées et de mettre nos convictions à l'épreuve. C'est ainsi que nous concevons la contribution critique.

Nous voulons, par ce texte, lever certains malentendus. Nous ne sommes pas de ceux pour lesquels il n'y a d'amitiés que politiques, ni de ceux qui croient que ce sont les paroles qui divisent et les actes qui réunissent. Nous ne nous leurrons pas sur la possibilité d'agir en taisant nos divergences. Nous ne pensons pas que les réflexes de domination, qui existent jusque dans les regroupements informels auxquels nous participons, s'exercent du seul fait d'individus ou de groupes plus autoritaires ou manipulateurs sans que certaines idées aient déjà fait leur chemin dans les têtes. C'est pour faire apparaître ces idées que nous avons stigmatisé l'immédiatisme comme une notion idéologique relevant de l'ambiance catastrophiste paralysante de cette époque. Peu nous importe de passer pour un groupe rompu à la rupture ou pour une vieille garde. Certains de nos détracteurs ont voulu y voir un style, d'autres une pose. Passons immédiatement au contenu et aux enjeux de ces discussions.

Notre usage du terme « survivaliste » a généré un malentendu et un désaccord à Culles. Levons le malentendu : nous ne voulions pas dire que certains participants à la discussion vivaient dans l'attente désespérée de l'effondrement. Nous ne voulions surtout pas dire que la trajectoire qui avait mené certains à quitter Sortir du nucléaire conduisait inexorablement à ce repli acritique : cette habitude gestionnaire des priorités apparemment les plus accessibles, qui repousse indéfiniment les questions. Mais nous tenions à dire, et nous le répétons, que la catégorie d'« immédiatistes » ou le mot d'ordre d'« immédiatisme », en suivant l'agenda, relève de réflexes publicitaires ou communicationnels, comme si, puisque les antinucléaires institutionnalisés se préparent à sortir indéfiniment, il suffirait de répondre « faisons-le immédiatement ! ». Les immédiatistes ne se démarquent de ces ennemis visibles, RSN, EELV, etc. que par une différence de tempo puisque que les moyens de lutte (politiques en particulier) contre le monde qui rend le nucléaire incontournable sont évacués dans la frénésie de l'urgence.

Quant au désaccord, lorsqu'on défend, encore après Culles, l'expression « L'incontournable urgence n'est malheureusement pas d'attendre un changement de société ou de modèle économique pour un monde meilleur. L'urgence est de sauver nos vies ! » en précisant : « Il s'agit donc pour nous d'abord de sauver les vies, mais aussi notre mode de vie actuel avant accident », nous ne pouvons pas être d'accord puisque c'est précisément le système de dépendances et de dépossession sur lequel repose ce mode de vie qui a permis au nucléaire d'exister. Sauver nos vies, c'est se contenter de survivre, au sens le plus général, point n'est besoin d'imaginer un « électro-fascisme » postaccidentel pour s'en persuader, une morale prescriptive permanente y suffit bien. La situation n'est certes pas excellente, mais rien n'oblige à exprimer une telle passivité en guise de cri de ralliement.

Bien qu'il soit extrait, produit, acheminé, répandu, enfoui, accumulé, valorisé et que la critique de ces aspects fasse peu à peu son chemin parmi les antinucléaires, le nucléaire sature l'actualité lorsqu'il est abordé à l'occasion de ses retombées catastrophiques. Il nous faut traverser cette apparence. Nous comprenons évidemment que la charge anxigène que constitue l'événement d'une explosion ou de la fusion d'un réacteur, parce qu'il est le plus visible, focalise, un temps, toutes les attentions et les inquiétudes. Mais en rester à l'état de

stupéfaction que la catastrophe génère empêche de comprendre que le nucléaire montre avec évidence combien les hommes sont dépossédés de leurs possibilités de choisir leur vie en s'appropriant non pas des choses mais l'usage du monde. « La peur nous met dans leurs bras », avait-il été très heureusement dit à Culles.

Culles a vu s'exprimer un point de vue catastrophiste antinucléaire. Selon ses partisans, il nous faudrait nous occuper du nucléaire *avant* de nous occuper du monde, et de lui *avant* la catastrophe. Peut-être même imaginer qu'une révolution adviendrait d'autant plus facilement *après* la disparition du nucléaire, qui aurait été renversé au prix d'une lutte ciblée et au gré d'une vaste alliance dont un des ressorts serait d'avoir su mettre les dissensions politiques à l'arrière-plan. Nous nous opposons à ce point de vue quitte à paraître exister, ou nous survivre, d'avoir trouvé, avec le nucléaire, un angle d'attaque controuvé et opportuniste contre ce monde envisagé comme un simple mode de production.

À bien d'autres occasions, nous avons endossé le soupçon que, au bout de cette logique, nous nous foutions pas mal de la réalité du nucléaire : à la limite, sa disparition nous priverait d'alimenter notre fantasme révolutionnaire, qui relèverait d'une obsession obsolète puisque, selon ces néo-gauchistes, il serait trop tard pour changer le monde, qui a décidément bien mal vieilli. Dans les usages de la radicalité organisée, il est malséant de parler de politique à propos de Fukushima, il faudrait échapper au « plus radical que moi tu meurs » stérile et démobilisateur pour se faire entendre « des gens », enterrer les « vieilles querelles de chapelle. » Il faudrait brasser large et pas profond. Nous laissons ces principes psycho-socio-pédago aux Jacques Séguéla de la radicalité masquée.

C'est rêver debout que d'imaginer un monde de demain qui serait identique à celui d'aujourd'hui, mais sans nucléaire, comme d'imaginer un avenir meilleur qui n'en aurait pas fini avec le nucléaire. Afin de se faire comprendre, il faudrait se contenter de parler de productivisme, voire du système en général, pour ne pas fâcher ou parce que le messianisme léniniste aurait tétanisé à jamais toutes les imaginations. Les leçons de com' ne peuvent rien au fait que l'existence contemporaine des hommes recourt, à l'échelle mondiale, à une énergie omnipotente qui se dérobe à ses gestionnaires mais qu'ils tentent pourtant de contenir, si vainement qu'ils en enterrent les scories ou les disséminent, tout en cherchant encore à les valoriser. Les chercheurs cherchent pire, déjà ils recyclent le plutonium en MOX, qui s'est si généreusement exprimé du fond du réacteur n° 3 de Fukushima.

Ce monde ne reviendra pas en arrière, il ne reviendra pas au charbon. Et tous les métaux du futur, contenus dans les terres rares, ne changeront rien à l'affaire. La France ne reviendra pas aux « trente glorieuses », ni au compromis historique gaullo-stalinien du Conseil national de la résistance (CNR), qui rêva et créa le CEA, EDF, etc., mais fut massivement et tranquillement rejeté en Mai. Pour faire ce monde autre, pour en conquérir l'usage, il faut le penser tel qu'il est encore aujourd'hui, sans échappatoire.

Il nous semble qu'une même déficience, l'amnésie volontaire, brouille l'époque. Les nuisances n'ont pas commencé avec Tchernobyl, même si elles s'avèrent interminables depuis lors, les crises du capitalisme n'ont pas commencé en 2008, une insurrection ne changera pas le monde. L'urgence ne rencontre que l'événement, elle n'atteint jamais ses causes.

**Association contre le nucléaire et son monde**, le 2 novembre 2012